JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCp 10–220 94–5

LA DISTINCTION
SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE
29

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

30 avril 1992
paraît six fois par an
cinquième année

Sciences zumaines

Luc Boltanski, l'Amour et la Justice

Luc Boltanski dirige avec son collègue Michael Pollak une collection appelée *Leçons de choses*, chez Métaillié. Cette collection a débuté en publiant deux auteurs, Michael Pollak et... Luc Boltanski, qui a fait paraître en 1990 un ouvrage intitulé *L'Amour et la Justice comme compétences*.

C'est un intéressant ouvrage, qui réunit trois essais dans un ordre un peu surprenant. Le premier essai, *Ce dont les gens sont capables*, reprend les éléments les plus importants des deux essais suivants, *Agapé* et *La dénonciation*, ce qui donne au livre, au fur et à mesure qu'on le lit, un air de déjà vu, pire, de déjà lu.

Tu vas voir de quoi je suis capable...

Dans *Ce dont les gens sont capables*, le plus intéressant et le plus achevé des trois essais, Boltanski s'efforce de comprendre ce qui fait que des personnes, jusque-là ordinaires, sont amenées à agir d'une façon qui va immanquablement attirer sur elles un jugement de folie. A travers cette analyse, c'est le sens de la normalité que chacun de nous met en œuvre dans la vie quotidienne qu'il étudie.

Il s'interroge également sur le «sens commun» de la justice. Partant des critiques quotidiennement mises en œuvre en société, des innombrables accusations d'injustice qui se transmettent de personne en personne, dans les lieux publics ou privés, les ateliers ou les bureaux, les couloirs ou les salles de cantines (du type «Tu te rends compte de ce qu'il m'a fait...» ou du type «C'est toujours les mêmes qui...»), il construit une sociologie de la traduction, tentant de montrer comment les acteurs élaborent des discours et des pratiques.

Avec raison, il ne réduit pas les prétentions qu'ont les personnes à la justice à des illusions dissimulant des déterminations d'une autre nature, essentiellement de l'ordre de l'intérêt ou de la force. Prenant réellement en compte la compétence des personnes (*«C'est la dignité des gens d'être capables de plus de choses qu'on ne croit»*), il recherche quel est l'accord sur la justice, quel référence à un principe commun existe en société.

Sa thèse est que si la personne qui se trouve en désaccord écarte l'éventualité de la violence et renonce par là à s'imposer en éliminant physiquement ses adversaires, elle doit exprimer son désaccord en l'appuyant sur des arguments. Mais ces arguments ne peuvent valoir uniquement pour celui qui les énonce, ce qui ferait basculer l'échange dans le registre de l'injure, définie justement par la volonté de contourner la justification («Pourquoi me ditesvous cela ?» «Parce que vous avez une sale gueule !»). Ils ne peuvent non plus valoir uniquement pour quelques-uns, car ils doivent être assez robustes pour résister aux questions d'un nombre indéterminé de nouveaux partenaires. Il reprend là un thème cher à Habermas et à ses écrits sur l'univers communicationnel et essaie de comprendre les termes de l'accord en ce qui concerne la Justice.

Tэασ δε βεαυξ Διευξ, τυ σαισ⊃

Dans le deuxième essai, *Agapé*, Boltanski analyse l'amour, avec un grand A : celui qui se met en œuvre entre les hommes et Dieu (celui des chrétiens). Il propose, en s'interrogeant sur le sens que les acteurs donnent à leurs actions, de considérer cette relation d'Amour comme un don qui n'espère pas être payé de retour, ni de contre-don : un état qui peut amener la Paix. Une réflexion, pas toujours convaincante, entre sociologie et éthique sociale.

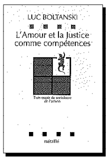
TULIPE (Tribune universelle pour la libération de l'intelligence prolétarienne expansive)

Enfin, dans le troisième essai, *La dénonciation*, Boltanski analyse le contenu de 275 lettres envoyées pour information et en vue d'une publication au journal *Le Monde* entre 1979 et 1981. Ces lettres concernent des faits de société, des injustices que leurs auteurs, en leur nom propre ou en celui d'organisations telles que la TULIPE, voudraient faire connaître au public. Que disent ces lettres? Comment ont-elles été écrites, quelles justifications s'y trouvent ? Pourquoi sont-elles acceptées ou non ? Pourquoi porte-t-on sur elles un jugement de raison ou de déraison? Quelques-unes des questions auxquelles Boltanski essaie de répondre.

Comme on le voit, il s'agit d'un livre dense et diversifié. Il faut pour l'apprécier passer sur sa bizarre construction, sur les références incomplètes et aussi sur la manie qu'a Boltanski de l'autoréférence (jusqu'à trois fois par page !).

Car Luc Boltanski est un sociologue malin. Comme un singe. Son seul problème, c'est qu'il a parfois tendance à se singer lui-même.

J.-P. T.



Luc Boltanski
L'Amour et la Justice comme compétences
Trois essais de sociologie de l'action
Métaillié, août 1990, 382 p., Frs 44.30

Qu'est-ce que le mauvais goût ?

(réponse en page 3)

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement :
Frs 20.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Canada : 2.80 dollars
Vénézuela : 986 bolivars
Pologne : 10^{79} zlotys

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Christophe Bourquin
Alain Clavien
Laure Durier
Thag Jones
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Claude Pahud
Charles-F. Pukowskuz
Nadine Richon
Schüp
Elisabeth Santschi
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin

L'index des articles et recettes parus dans *La Distinction* est disponible sur disquette. Mais à quoi pourrait-il bien servir ?

La rédaction est responsable des manuscrits, tapuscrits et compuscrits (disquette Macintosh de préférence) qui lui sont envoyés.

«J'ai trois chauffeurs à disposition, mais je conduis moi-même. Je déteste avoir un être humain qui m'attend sans rien faire.»

Nicolas Hayek, décideur,
in *Le Nouveau Quotidien*,
26 janvier 1992

Au-delà d'une politique budgétaire d'une administration, on ressent le désir de sacrifier les revendications des fonctionnaires sur l'hôtel des caisses vides.»

Willy Pouly, secr. féd. SSP,
in *Services publics*,
13 février 1992

«Toutefois, ces jalons que nous venons de repérer dans un texte aux allures très didactiques (...), auxquelles s'ajoutent nombre de précisions nettement plus concrètes quant aux options que devrait se donner le mouvement syndical suisse, tracent les premières ornières dont le point de chute est, ne nous le nions pas, le nouvel essor indispensable qu'une foule de défis (la nouvelle donne économique, l'Europe, etc.) nous imposent.»

Fernand Quartenoud, rédacteur,
Page de l'Union syndicale suisse,
in *Les Services Publics*,
30 janvier 1992

Un député nous envoie en cachette :

«Il se passe toujours quelque chose à quelque part, mais trop souvent nous sommes absents.»

Eric Voruz, dép. VD,
Grand Conseil, 2 mars 1992

Un néo-lecteur nous signale :

«Nous n'étions pas au courant des agissements [de cette agence de voyages]. *Nous savions bien sûr qu'elle faisait des voyages homosexuels, ce qui n'est pas un crime. Nous ne savons pas ce que nos membres font dans notre dos.»*

Liliane Maurer, Fédération des agences de voyages,
in *Le Nouveau Quotidien*,
7 février 1992

Extrait d'une floraison cueillie par un vrai connaisseur :

«Si rien de tragique ne se passe dans les deux ans qui viennent, nous allons assister à une certaine détente.»

Raymond Gafner,
adm.-dél. du CIO,
in *Le Matin*, 24 février 1992

Dans la presse régionale, toujours si riche, un lecteur a trouvé :

«Les travaux d'Hercule qui sont à conjuguer au futur exigeront encore de la patience. Mais avant tout et pour les catalyser, un large consensus d'opinion doit être réalisé. A chacun et à tous de s'entendre pour éviter un concert cacophonique !»

Daniel Evard,
cons. com. Grandson,
in *Flash Revue*, janvier 1992

Un de ses collègues nous dénonce :

«Et pour cause. Menahem Begin s'est cassé les dents dans le bourbier libanais.»

Jean Gaud, journaliste,
in *24 Heures*, 10 mars 1992

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.
Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 25 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél. 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

Courrier des lecteurs

Vivons-nous dangereusement ?

Amis distingués,
Je me flatte d'être l'un de vos plus anciens abonnés et c'est avec sympathie que j'ai accompagné votre évolution, des premiers tâtonnements (souvenez-vous : deux pages seulement à la configuration encore hésitante !) jusqu'à votre présentation actuelle (huit pages d'élégante facture aux éléments harmonieusement distribués). Et, certes, je ne regrette pas de vous avoir été fidèle. Même si vous m'irritez quelquefois par vos persiflages gratuits et, pour mon goût, un peu appuyés, vous m'enchantez le plus souvent par l'angle d'attaque original selon lequel vous abordez la plupart des sujets qui sollicitent votre attention. Pour m'exprimer au moyen d'une formule canonique : vous avez, indubitablement, crû en stature. Mais avez-vous pour autant crû en sagesse ?
Car –permettez à un Genevois d'adoption de vous le dire– vous vivez dangereusement. Votre penchant ironique vous incline à brocarder les *éléphants* politiques et culturels vaudois. Or c'est précisément là-contre que je tiens à vous mettre en garde, présumant que le gros de votre lectorat, malgré une poussée réjouissante que j'ai pu personnellement constater (je côtoie par nécessité professionnelle quantité de milieux lettrés) dans l'ensemble de la Romandie et même en France, se situe en terre vaudoise. Le Vaudois en effet a hérité d'une histoire politique, morale et religieuse assez tortueuse un curieux réflexe de timidité et –cela va fréquemment de pair– d'autosatisfaction et de susceptibilité exagérées. Plus concrètement énoncé : le Vaudois respecte spontanément l'autorité et tend quasi-naturellement à statufier les figures saillantes de sa communauté, à les ériger en monuments, à les «institutionnaliser». Il supporte impatiemment qu'on les raille, sinon en recourant à cet humour bonhomme et faussement gourmandeur, si typiquement vaudois, qui n'est que l'avatar indigène de la flagornerie et de cette pratique servile qu'on appelle «la brosse à reluire». Il vous est arrivé ou il vous arrive, au gré de vos humeurs et de vos numéros successifs, d'épingler des personnalités aussi diverses que Marcel Regamey, Jacques Chessex, Jean-Pascal Delamuraz, Jacques Pilet, Philippe Pidoux, Pierre Keller ou, plus récemment, François Masnata, Georges-André Chevallaz et Christophe Calame (sans compter tous les sous-verges de l'attelage vaudois qui concourent avec plus ou moins de bonheur pour le Grand Prix du Maire de Champignac). Amis distingués, passe encore d'égratigner un mort, mais des vivants, est-ce vraiment très prudent ? Somme toute, ces figures éminemment locales ne sauraient manquer de participer en quelque façon de la mentalité vaudoise, d'être l'émanation du génie si particulier de ce canton, sans lequel leur notoriété ne s'expliquerait guère. Je veux dire qu'elles seront peut-être promptes à s'identifier avec l'esprit national ou ce qui en tient lieu, donc à manifester une conscience d'elles-mêmes et une susceptibilité exacerbées. Le terme d'*éléphant* que j'employais plus haut n'était pas fortuit. Rien ne peut exclure que les personnes nommées ne possèdent, comme ce noble pachyderme, la mémoire longue et la rancune tenace (on rencontre bien sûr d'heureuses exceptions; mais tout le monde n'est pas l'affable Paul-René Martin ni l'urbain Pierre Gilliand). Alors, bien que votre indépendance économique et idéologique vous mette en partie à l'abri de toute rétorsion durable, demeurez sur vos gardes. (…) De dangereux retours de manivelle sont toujours à craindre.

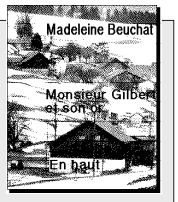
Edmond Jacquet
Genève

Pour un musée d'ethnographie vaudoise

L'excellente parodie de pétition gauchiste menée par un de vos confrères pour sauver un certain musée a permis de rappeler que la loi vaudoise sur les affaires culturelles impose le subventionnement, parmi d'autres, d'un musée d'ethnographie, actuellement inexistant. Il est donc l'heure pour *La Distinction* de lancer une vaste campagne médiatico-politique afin d'obtenir la reconversion en musée de l'Ecole d'agriculture de Marcelin-sur-Morges, dont l'utilité déjà réduite sera bientôt nulle pour des raisons sociologiques évidentes, encore aggravées par la prochaine déportation, puis l'élimination de tous les paysans, comme le prévoit le programme du Parti mondial de la Régression libérale.
D'ores et déjà les sections du futur musée cantonal de Marcelin peuvent être esquissées : restes du culte vaudou dans la région de Ballaigues; endogamie et dégénérescence parmi les chefs de service de l'administration cantonale; cérémonies de nuptialité estivale à Bellerive; le crâne du *cretinus alpinis*, étude de phrénologie chez les Ormonans; un cas peu connu d'hippolâtrie sexuelle : Pierre K.; exemples de meurtre rituel : *24 Heures* et Yvette Jaggi; hérédité et ascension sociale : les nominations à l'Université de Lausanne depuis 1536; la Blécherette, une illustration du culte du dieu-cargo à loyer modéré; la destinée des femmes au sein du parti radical, ségrégation et cannibalisme; enseignement des langues étrangères : le français renouvelé dans le district d'Avenches.
Ma thèse (*Vacherin et papet : en quête de l'identité des Combiers*, Editions d'En Bas, 1978) et mes talents bien connus de gestionnaire me conduiront certainement à accepter la supplique que ne manquera pas de m'adresser le Conseiller d'Etat Pierre Cevey pour que j'occupe le poste de conservateur de cette grande œuvre nécessaire.

Georges Montandon,
Vichy (France)

Notre feuilleton :
Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante.
Dans notre dernier numéro, malgré son fort accent de terroir, Madeleine Beuchat (*Monsieur Gilbert et son or*) était une imposture, ah nom de diou !

Histoires de l'oncle Pukowskuz
Pétrus et roubignolles

VOYEZ la scène : un balcon, l'été, le soir, des géraniums, une femme, un homme. Moi, dans l'immeuble d'en face, à ma fenêtre, je prends le frais. Je regarde.

Lui a la bricole à l'air, la clé de contact en main, les roubignolles en goguette. Elle a le pétrus nu dans les géraniums, les balloteurs en liberté : il y a du beau monde sur le balcon !

Lui soudain tombant à genou lui joue ce qui me semble bien être un petit air de mandoline.

Elle semble aimer la musique, dit pourtant «Mais qu'est-ce que tu fais ?» Sa réponse ne vient pas jusqu'à moi, perdue sans doute dans le fruit qu'il mange.

A cet instant elle proclame que «C'est bon ! c'est bon! c'est délicieux !», «C'est vraiment pas mal !», «C'est le meilleur moment de la journée !»

Chez moi on sonne à la porte. Avec insistance. J'y vais quand même : deux témoins de Jéhovah que je traite de plusieurs noms d'oiseaux. Je claque la porte sur leurs têtes de nœuds et retourne vite fait à ma fenêtre. J'ai raté un épisode, avec ces empaffés.

Actuellement le voisin vernit le vestibule de la voisine, laquelle en prend un coup dans les échauguettes. Alors que ces larrons entrent dans la vieille danse, fêtent la saint Priape à tour de bras, viennent jusqu'à moi ces mots étonnants : «Dis-moi que tu es la femme de Marcel !», puis, «Je suis la femme de Marcel !», puis encore, «Taïaut ! taïaut !», «J'ai chaud !», «C'est vraiment pas mal !», «J'ai froid !». Enfin : «Vive l'amour !» et «Tue-moi !». Moi je trouve que ma femme tarde trop.Je n'y tiens plus et amorce le syphon, je joue à cinq contre un. En fait, je m'agace le sous-préfet. Je vais dire bonjour aux anges, à force.

Ma femme revient enfin, tout affectueuse. Moi je lui parle bien sûr du match de foot qui va démarrer. Elle fait un peu la gueule. Il faut dire que cela fait trois semaine que la scène se répète.

Trois semaines que ces voisin ont emménagé... La prochaine fois je vous conterai une bien jolie scène qu'il m'a été donné de voir dans l'autobus.

C.-F. P.

Jean-Claude Carrière
Les mots et la chose
le grand livre des petits mots inconvenants
Pré aux Clercs,1991, 149 p., Frs 32.40

Far-East news

Dr Liu Minghan checks a patient with a sexual dysfunction. In his Hunan-based hospital that specializes in male medical problems, Liu uses traditional Chinese therapies to help thousands of patients live a normal sexual or have children. *photo by Wang Zhaoyun (China Daily, décembre 1991)*

Mozart Concert

Dec 18, 19:15
Performed by the Song and Dance Ensemble of the General Political Department of the PLA to mark the 200th anniversary of Mozart's death. Programme includes selections from Mozart's The Marriage of Figaro, The Magic Flute and Don Giovanni; Verdi's La Traviata; Bizet's Carmen; and Rossini's The Barber of Seville and others.
(Beijing Weekend, décembre 1991)

Nos collaborateurs

Thag Jones

Né aux États-Unis, Thag Jones a montré très tôt de l'intérêt pour la chose politique, en soutenant la campagne d'Eugene MacCarthy, candidat à la présidence en 68. Il est l'auteur du slogan *«To Hawaii with MacCarthy»*, qui a réussi à faire pièce au fameux *«All the Way with LBJ»* dans les *caucus* démocrates du Dakota-Occidental.
Etabli en Nouvelle-Angleterre au début des années 1970, en compagnie de son ami d'enfance Zonker Harris, il vit quelque temps dans la communauté de Walden. C'est là qu'il découvre l'œuvre d'un jeune politologue vaudois, venu effectuer son *welschlandjahr* académique dans un campus du Middle-West. Fasciné par la clarté et le style direct, pas du tout alambiqué, de cette anatomopathologie sociologique, Thag Jones décide de partir pour Lausanne, où il s'inscrit en sciences-po afin de recueillir à la source la pensée du Maître.
Pendant ses (brillantes) études Thag Jones devient assistant-étudiant de son politologue favori. Suivant ensuite les étapes de la Carrière, il devient assistant, premier assistant, maître assistant, comparant de mieux en mieux les institutions politiques. Resté fidèle au fonctionnalisme mertonien, il met au point, contre l'avis de son professeur, une batterie de tests, utilisés depuis par des générations d'étudiants, qui permettent de déterminer avec précision sous quelles conditions la globalité est soluble dans l'alcool (Vinzel et/ou Piña-colada).
Malgré cette belle réussite, Thag Jones quitte l'Institut des Sciences Politiques, après l'un des plus tonitruants psychodrames qui aient marqué la vie de cette institution (à propos des clés de l'armoire de la vidéo et de l'interprétation de la théorie de la paupérisation absolue par Nicos Poulantzas). Il a gardé de cet épisode un ressentiment certain envers les institutions académiques.
Il achève pourtant une thèse de doctorat qui vise à mettre en évidence la réversibilité du taux social de reconversion d'une enfance en milieu paysan-horloger dans le Jura bernois (au moment des plébiscites) à la lumière des théories marxistes de la Nation. Ayant suivi l'évolution de toute la gamme des Macintosh (il se souvient avec émotion de son premier Mac, 128 kb et lecteur de disquette 400k, mais ne jure plus que par son Powerbook 140), il est parvenu à faire reporter trois fois la date de son colloque de thèse, pour des raisons technologiques qui ont paru suffisantes à son jury, subjugué par le vocabulaire informatique dont il aime parsemer ses phrases.
Thag Jones est un baryton-médium, qui s'autorise une interprétation syncopée de *Mister Bojangles*. Ce talent lui a valu de nombreux succès auprès des jeunes étudiantes et enchante aujourd'hui les apéritifs et les dégustations d'huîtres de *La Distinction*.(*Réd.*)

LES ÉLUS LUS (IV)

Le député informe

On oublie trop souvent que l'activité d'un député n'est pas limitée à sa participation aux débats parlementaires. L'une de ses tâches, de retour dans sa circonscription, consiste à informer ses électeurs. Que ce soit oralement dans les bistrots ou par écrit dans le journal local, il doit faire preuve de réelles qualités d'expression pour résumer de façon attrayante des discussions souvent ennuyeuses et expliquer des décisions parfois obscures.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Il doit également être capable de donner son point de vue sur des problèmes de société de manière précise et concise. Amené à se prononcer, par exemple, sur la distinction traditionnelle entre partis de droite et partis de gauche, il se gardera bien d'écrire ce qui suit dans *L'Echo de Payerne, Le Journal du Gros-de-Vaud, Le Démocrate de Bex, La Feuille d'Avis de Nyon* ou *Le Courrier du Pays-d'Enhaut*:

«Il semblerait que l'opinion publique souhaitât que l'on dépassât les oppositions partisanes afin que les députés pussent unir leurs forces et œuvrer en chœur pour le bien commun. Quoique ce fût précisément cette idée généreuse d'une politique empreinte de fraternité et d'égalité qui nous conduisit à adhérer aux thèses du parti socialiste puis à en partager les luttes, nous fûmes poussé petit à petit à l'abandonner par la crainte qu'un consensus ne profitât aux seules ambitions personnelles des politiciens au détriment des intérêts supérieurs du pays et de la population.

Nous sommes convaincu pour l'heure que cet antagonisme suspicieux, fût-il regrettable et dût-il entraîner un fâcheux gaspillage d'énergie humaine, est la seule garantie de l'intégrité des citoyens qui constituent l'assemblée législative.»

Inutile de dire que ce député –imaginaire cela va de soi– ne serait probablement pas lu au-delà de la première ligne et à coup sûr ne serait jamais réélu. Le véritable représentant du peuple, soucieux d'être compris par ses lecteurs, et en tout premier lieu par ses électeurs, n'a pas besoin de faire des phrases. A la limite, il n'est même pas obligé d'en faire une. Mais il sait trouver les mots qui lui permettent d'exprimer l'essentiel:

«Pour revenir brièvement au clivage "gauche-droite" soi-disant dépassé pour une politique d'avenir, dont j'en serai le premier ravi, mais ce qui n'est malheureusement pas possible dans la mesure où des politiciens pensent davantage à leurs intérêts personnels avant ceux du peuple.»(1)

M. R.-G.

(1) Max Zweifel : «Billet de votre député», *Courrier de la Broye et du Jorat*, vendredi 13 mars 92.

Une affaire de goûts...

On sait que les positions sociales déterminent l'éventail des choix esthétiques. Notre attirance si intime pour cette œuvre de Bach est aussi (d'abord ?) la marque de notre appartenance à un groupe social (1). Notre penchant privé n'est ainsi qu'une des *dispositions* qui explique notre *position*, pour employer l'un de ces calembours signifiants qui ont fait le fond de commerce de quelques réducteurs de têtes parisiens.

L'ESTHÉTIQUE est, sans doute, le domaine où les bouleversements ont été les plus profonds depuis la fin de la Guerre (mondiale, dernière). On a l'impression que l'on peut porter n'importe quoi, afficher des ordures dans sa chambre à coucher, sans plus franchir les frontières invisibles mais très claires qui parcouraient le monde des années 1960. L'esthétique du refus de l'esthétique est bien une stratégie de rupture de certaines portions de la *ruling class*. Mais ces «refus» sont aussi le signe d'une parfaite maîtrise des codes qui règlent les attitudes esthétiques. Celui qui, dans son meilleur smoking, loue le *graph* comme expression ultime de l'art contemporain, se différenciera toujours des grapheurs par le fait qu'il sait, lui, comment faire un nœud papillon. De même, telle jeune bourgeoise, qui juge bon de s'habiller comme une prostituée, sait qu'elle se changera pour aller voir l'ami de Papa qui va l'engager lorsque, dans deux ans, elle aura fini ses études de droit (à moins qu'elle désire vraiment faire chier Papa, ça arrive aussi). Malgré un brouillard plus ou moins dense, les strates les plus élevés de la société ne perdent donc pas le nord esthétique.

font la joie de l'historien. Une remise en situation des dispositions esthétiques permet pourtant de comprendre que le goût, bon ou mauvais, n'est pas tout à fait éternel et que les cadres culturels, le plus souvent nationaux, le conditionnent largement.

Précisons tout de suite qu'aucun des quatre livres dons nous allons parler n'est l'œuvre d'un sociologue. Ils sont donc plutôt humoristiques, illustrés et susceptibles d'être lus en pointillé, au gré des humeurs ou des visites aux toilettes. Deux d'entre-eux sont, hélas, d'authentiques raretés. Il m'a fallu une année pour obtenir de mon libraire *The Encyclopedia of Bad Taste* et *SED Schönes Einheits Design* a été rapporté par un membre de l'Institut pour la Promotion de la Distinction, qui, à la stupéfaction générale, a passé des vacances en Allemagne… *La Distinction* est fière de vous rendre compte, à nouveau, d'ouvrages introuvables. Par contre, vous trouverez aisément, chez votre libraire favori, le *Grand inventaire du génie français en 365 objets* et *Le chic anglais*.

Fig. 1.– Un gentleman anglais, jadis Premier Ministre de Sa Majesté

Ceci n'est pas de la sociologie

La sociologie, qui se veut globale, se passe rigoureusement des particularismes géographiques, chronologiques, qui

Chic anglais

Commençons par le monde anglo-saxon, si lointain, en apparence. *Le chic anglais* et *The Encyclopedia of Bad Taste* rendent compte de ses deux versants, étazunien et britannique. L'énoncé des titres dit assez le fossé esthétique qui double l'Atlantique nord. Le lecteur sait qu'il n'existe pas de chic américain et que, si les Anglais ont mauvais goût, ils se gardent bien d'en faire un livre.

Malgré ces évidentes différences, Anglais et Etazuniens se rejoignent. Ils empoignent sans ambages leur objet d'étude car ils ont une certaine idée du bon goût.

Le chic anglais présente l'immense avantage d'expliciter cette norme jusque dans ses moindres détails. Les lacets des chaussures du gentleman anglais passent par cinq paires de trous, pas plus, pas moins. Ces chaussures seront noires ou, à la limite, brunes. Le gentleman anglais ne portera jamais de chaussures bicolores. Le costume du gentleman anglais est bleu, en laine, et le plus sombre possible; de fines rayures, très discrètes, sont tolérées (Voir fig. 1.–). Le gentleman anglais portera des chemises bleu ou rose pâle (2), éventuellement à rayures, dont les manches dépasseront d'un cinquième d'inch de la veste du costume bleu sombre. Une fois par an, le gentleman anglais prendra un bain de pieds dans de l'eau de javel pas trop diluée. Il l'interrompra lorsque des picotements se feront sentir, signe infaillible que la crasse s'en est allée et que la solution atteint le vif… On conçoit aisément l'avantage qu'on peut tirer d'une pareille lecture, pour autant qu'on se soit mis en tête de ressembler à un gentleman anglais.

Horreurs américaines

Jane et Michael Stern, auteurs de *The Encyclopedia of Bad Taste*, sont photographiés au dos de leur livre. Assis sur un canapé à fleurs et rayures, il porte une veste d'intérieur à larges revers de velours, une chemise à carreaux, des pantalons *stretch* qui imitent la peau du léopard et d'authentiques *python boots* (3). Alanguie sur ce canapé, elle repose dans ses bras, vêtue d'un ensemble à fleufleurs. Devant eux, un cygne en plâtre, apparemment verni, derrière eux, un buste de Michael Jackson. Non contents d'étudier le mauvais goût, les Stern s'efforcent de l'incarner. Et le lecteur comprend, aha, que c'est là du zgondgré. Evidemment, au zgondgré, la norme esthétique devient implicite. Le lecteur est seul juge, dans la plus pure tradition de la presse étazunienne : on estime qu'il est assez grand pour se déterminer seul. Mais ainsi, on ne donne pas les clés qui permettent d'éviter les faux-pas esthétiques… On est livré à soi même, la lecture devient insidieuse. On se souvient, avec une certaine gêne qu'on a mis un autocollant «signifiant» au cul de sa bagnole, qu'on boit parfois de la bière… mauvais goût certifié et encyclopédisé !

On sera plus consensuel sur la casquette de base-ball ou les *motards*, hirsutes et trimballant tous un *beer-belly*, insigne de leur distinction. De toute évidence, ce mauvais goût déborde les frontières des Etats-Unis, il est là, parmi nous, dans la rue et, évidemment, à la télévision.

Il est remarquable que *The Encyclopedia of Bad Taste* ne se consacre qu'à la culture petit-blanc. Michael Jackson, avec sa collection d'uniformes dignes du général Tapioca, et Florence Griffith-Joyner, la méga-anabolisée recordwoman du monde du 100 mètres (4), porteuse de faux ongles de cinq centimètres, chacun d'une couleur différente et incrustés de pierreries diverses, n'y figurent pas. Le lecteur, assez grand, en déduit qu'il est de bon goût d'être *politically correct* (5).

Quoiqu'il en soit, *The Encyclopedia of Bad Taste* propose une tonique anthropologie culturelle de la civilisation matérielle étazunienne, en ce qu'elle a de plus effrayant, des *fuzzy dices*, superbes dés de fourrure à suspendre à votre rétroviseur, aux soutien-gorges gonflables de *Fredericks of Hollywood*… Insoupçonné, vraiment (fig. 2.–).

Fig. 2.– soutien-gorges gonflables de Fredericks of Hollywood

Génie français

Le Grand Inventaire du génie français ne cherche pas à orienter les choix esthétiques de son lecteur. Inutile, donc de chercher une explication de ce qui beau, bon ou bien. Par contre, l'ouvrage permet de distinguer les traits d'une «civilisation française», d'abord caractérisée par l'accaparement des inventions des autres. On découvre ainsi, avec un léger agacement que l'aspirine est une invention française et non allemande, comme les historiens des sciences ont la naïveté de penser. Même chose avec la TSF : Marconi, génie français, étonnant, non (6) ?

Sur ces bases impérialistes on contemple, page après page, ce qui fait la France, avant-gardiste parfois (le missile Exocet, charmant et génial…), tout à fait ringard souvent (la géniale carotte rouge qui signale le bureau de tabac, étroitement contrôlé par l'administration des finances). De Suisse, évidemment cet ensemble semble plutôt complaisant et assez exotique (voir fig. 4). La question du bon ou du mauvais goût ne se pose pas. Si c'est génial, c'est français (et vice-versa) et toute question sur la beauté de l'objet considéré est sans fondement. En définitive, ça se lit en diagonale, avec un sourire en coin et ça ne porte pas tellement à penser.

Fig. 5.– Cigares Sprachlos (ex-RDA)

Choli Dizaïn aus der DDR

C'est par contre bouche bée que le lecteur qui n'a jamais mis les pieds dans l'Europe de l'Est d'avant le lever de rideau lira *SED Schönes Einheits Design*.. On sait que la production planifiée n'était, par définition, pas orientée vers la satisfaction des besoins individuels. Sans concurrence, il était inutile de chercher à séduire le client. L'homme nouveau stalinien devait regarder plus loin que les rayons de son épicerie, car il allait construire un monde nouveau. A considérer les incroyables choses collectées in extremis sur les marchés est-allemands, l'homme nouveau stalinien avait meilleur temps de regarder au loin, parce que ce qu'il avait sous les yeux n'était pas vraiment séduisant (voir fig. 5).

Mais il faut faire un tout petit peu passer la pilule, même si on condamne vertueusement les orgies consommatrices capitalistes. Les dessinateurs est-allemands semblent avoir créé *tous* leurs emballages, *tous* leurs objets à contre-cœur, en se conformant à des critères déterminés une fois pour toutes, mais désuets et dépassés. Cette misère de l'esthétique touche tous les biens de consommation, des films pornographiques aux bigoudis, en passant par les pâtes alimentaires (7) et s'ajoute à la mauvaise qualité de ces choses, esthétique de la misère… Du coup, on comprend pourquoi les Allemands de l'Est se sont précipités avec tant d'acharnement vers les miroirs aux alouettes de la société de consommation.

Et après le chic anglais, le génie français, le mauvais goût US et les catastrophes visuelles est-allemandes, aura-t-on un jour un catalogue des horreurs helvétiques ? Y figureraient un de ces M oranges qui nous permettent de retrouver dans le paysage urbain le capital à but social, la députation radicale vaudoise –son Laurel et ses Hardy–, Verbier, les haies de thuya, Zurich (Paradeplatz), les nouveaux immeubles de l'avenue Léopold-Robert à La Chaux-de-Fonds, Christoph Blocher, le jet d'eau de Genève, la combinaison des skieurs de l'équipe suisse A, un Amag Drive-in…

J.-C. B.

---

(1) Pierre Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979, 670 p., un kilo environ, cher mais bien.

(2) Des chemises roses !?!?

(3) Which cause this exquisite little inconvenient known by the name of "stink foot" !

(4) Qui ne s'est pas fait pincer, elle, preuve que les filles sont plus malignes que les garçons.

(5) C'est à dire très attentif à ne rien dire ou écrire qui puisse froisser les «minorités» étazuniennes, et en particulier les «Africains-Américains», dont certains leaders ne se privent pas pourtant d'être ouvertement antisémites.

(6) Les recherches lexicographiques les plus récentes tendent à prouver que ces pratiques s'étendent. Ainsi, tel anthologiste juge bon de compter Calvin au nombre des écrivains romands, alors que, né à Noyon, il n'est arrivé à Genève que la quarantaine fort sonnée, pour y établir l'un des premiers régimes sectaires modernes… A chacun ses héros.

(7) Qui ressemblent à ce que vendait la Migros au début des années 1960, au sommet de l'ère du mauvais goût américain…

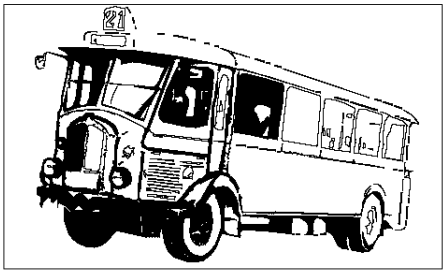
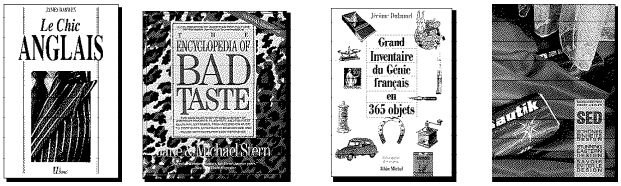


Fig. 4.– Bus parisien tout à fait génial



James Darwen **Le Chic anglais** *Hermé, 1990, 188 p.*

Jane & Michael Stern **The Encyclopedia of Bad Taste** *Harper Perennial, 1991, 331 p.*

Jérome Duhamel **Grand inventaire du génie français en 365 objets** *Albin Michel, 1990, 299 p.*

G. Bertsch, E. Hodler **SED Schönes Einheits Design** *Benedikt Taschen Verlag, 1990, 176 p.*

Mises au point

Menons la vie dure aux idées molles ou dures

LES utopies ont du plomb dans l'aile, c'est sûr. La gauche est en perdition, en gestion d'Etat. Les rares militants survivants de l'extrême gauche passent et s'arrangent pour passer pour des dinosaures décalés et/ou encore enstalinés. Les intégrismes profitent du vide que la gauche laisse pour faire croire que leur cadavre est une nouveauté porteuse de pensée critique. En parallèle l'Homme moderniste se plaît à soigner son moi, à cultiver son capital-personne et confond être libre avec consommer.

Le livre de Miguel Benasayag et Edith Charlton vient mettre un peu de clarté dans cette absence de débat, de lucidité et de perspectives. Ils reposent tout d'abord le problème de la nature de la démocratie. Peut-elle simplement s'établir sur le savoir du plus grand nombre. L'exemple algérien pose très exactement le problème des limites de cette conception exclusive de la démocratie, qui peut aboutir (et qui aboutit fréquemment) au paradoxe suivant : le peuple peut-il décider d'être asservi ? Quel type de connaissance doit donc posséder le peuple pour exercer pleinement son pouvoir en démocratie ?

Dès lors les auteurs s'interrogent sur ce qu'est le savoir des gens : comme les sophistes grecs faut-il dire que le peuple est ignorant, et dès lors s'appliquer à le diriger par d'habiles discours ? Comme les utilitaristes faut-il penser qu'il existe en soi un bien commun, une société parfaite, que l'Homme peut s'appliquer à découvrir et doit rechercher ? Faut-il comme Marx penser que le prolétariat, porteur par essence de la libération de l'humanité, par le moteur qu'est la lutte des classes, nous amènerait au stade final : société parfaite, sans conflits ni contradictions, terminus de l'histoire ?

Pour résoudre ces questions, pour remettre les pieds de l'Homme et de ses sociétés sur terre ferme, les auteurs font appel à deux concepts : l'un, tiré de la psychanalyse, est la pulsion de mort, l'autre, pendant de cette dernière dans la société, est le sens commun. Un des problèmes majeurs des utopies est qu'elles oublient que l'homme ne cherche pas exclusivement son bien, qu'il est même souvent enclin à agir pour son propre malheur (1). Le corollaire de cette pulsion de mort est qu'aucune société aussi parfaite soit-elle ne pourra rendre l'homme absolument heureux. Ces mêmes utopies présupposent également, et pour atteindre cette société parfaite, et pour la faire fonctionner ensuite, des individus doués en permanence d'un sens critique aigu. Ces utopies oublient là aussi que l'animal ne devient homme que parce qu'il est moulé par sa société, qu'il y est inséré, qu'il vit et agit en référence presque permanente avec son idéologie dominante, ce que les auteurs appellent sens commun. Le sens commun crée l'homme, qui y reste immergé. Mais des ruptures peuvent survenir dans ce qui ne serait qu'un conditionnement mécanique : la pensée humaine peut s'appliquer à elle-même. Pendant des temps et à des intensités variables, l'homme peut faire usage d'esprit critique, considérer ce qui le fonde, et se donner pour tâche de transformer sa société. Pourtant comme ce sens commun est une réalité indépassable de la condition humaine, de même que la pulsion de mort, si l'esprit critique permet certes d'amener des changements sociaux, la société reprend ses droits et à chaque fois le sens commun reprend ses droits.

La démocratie spectaculaire

Dans le camp d'en face, croyant s'être dégagée du problème de l'engagement, notre modernité a abandonné le projet d'une société parfaite dans le futur. Sa lucidité s'arrête pourtant bien vite en chemin puisqu'elle considère de fait que la société capitaliste consommatoire et spectaculaire se situe en fin de course de l'évolution historique. (2) Dans cette époque bénie la liberté et le bonheur suprêmes semblent s'être réalisés dans la consommation, la communication à outrance surmédiatisée, et la survalorisation de l'opinion individuelle, non sous forme de véritable esprit critique, mais comme émanation du sens commun, comme redondance de l'esprit du temps. Au point que lorsqu'en démocratie spectaculaire l'individu donne son opinion, on peut dire qu'il est pensé par ses propres paroles. L'autonomie voisine vers le zéro, mais le nuage rose est si épais...

Ainsi l'idéologie humanitaire qui sévit en cette fin de siècle, loin de l'esprit critique, est au fond réactionnaire, puisqu'elle ne vise qu'à sauver les corps, qu'elle extrait les homme de la société sans laquelle ils ne sauraient exister, qu'en ne voulant sauver que le corps de l'individu, elle fait de lui une abstraction insaisissable, et qu'en refusant de vouloir changer l'ordre existant, elle condamne d'autres corps à mourir. L'inconséquence est à la mode, autrement dit elle fait l'économie de la pensée critique.

Benasayag et Charlton proposent d'articuler les deux formes de pensée, pour éviter la barbarie faite soit de la prédominance complète du sens commun qui n'est qu'aliénation absolue, soit de la prédominance d'un esprit critique prétendument incarné dans une avant-garde éclairée (3), qui ne peut mener qu'au totalitarisme. Il faut considérer que l'homme est, *«avant toute possibilité de réflexion, une synthèse en soi des rapports sociaux et de la conscience sociale dominante»*. Cela explique également comment les opprimés sont pour quelque chose dans leur oppression, puisqu'ils partagent une subjectivité commune avec leur oppresseur. De ce point de vue, il est sûr que le seul critère de majorité n'est pas suffisant comme garant de la démocratie, puisque l'adhésion de fait de tout être humain à sa société suffirait à rendre toute société «naturellement» démocratique.

Pourtant si *«les homme ne sont pas des dieux, même en devenir* (mais) *nous ne pouvons pas nous arrêter de désirer changer la vie»*.

A partir de ces constats les auteurs proposent une forme d'engagement dont les principes sont les suivants : il s'agit de montrer sans relâche que la société n'est pas lisse, qu'il y a de l'ouvrier, qu'il y a du patron, qu'il y a du conflit. Il faut montrer que le consensus social n'a pas de fondement objectif, qu'il existe toujours des points de rupture qui demandent des prises de position. En fait toute pensée de l'engagement radical doit soutenir que rien n'est «comme ça».

Dans ce sens il faut abandonner la vue marxiste qui postule qu'il n'est qu'un point de vue critique vrai, le point de vue prolétarien, qui devrait unifier les critiques particulières. Cette vue totalisante a pour fonction, ou effet, d'écraser tout questionnement critique propre à chaque situation particulière. Dans le même esprit, à défaut d'internationale, de programme unifié, il faut plutôt chercher à développer les solidarités entre les luttes. Il faut aussi exiger sans relâche de la clarté à cette démocratie spectaculaire et dire que l'on est en droit d'analyser et de critiquer cette démocratie, qu'elle n'est ni naturelle ni taboue.

Il ne faut cesser de dire qu'il y a des projets pensables et réalisables, mais partir du principe qu'il n'y a pas d'Etat révolutionnaire, que seuls les actes le sont. Il faut répéter que la liberté est acte et non état, qu'il ne peut y avoir d'Etat révolutionnaire puisque les hommes ne sauraient fonctionner seulement dans la pensée critique. L'engagement radical se doit d'*«inventer de nouvelles pratiques, des rapports entre les gens qui puissent structurer des images identificatoires qui désaxent le monopole du désirable dominant»* : la marchandise et sa logique.

C. P.

Miguel Benasayag & Edith Charlton
Cette douce certitude du pire
Pour une théorie critique de l'engagement
La Découverte,1991, 198 p., Frs 30.10

(1) Les théories économistes reposent donc également sur une monumentale erreur, puisqu'elle tiennent pour acquis ce prétendu *Homo economicus*, drôle de bête imaginaire qui ne chercherait que son bonheur, rationnellement.

(2) Le capitalisme partage avec le marxisme cette vision mortifère de la fin de l'histoire. Avec un degré supérieur dans l'auto-aveuglement puisqu'il est persuadé de l'avoir réalisé.

(3) Souvent illuminée : suivez le sentier !

Une découverte historique capitale

Les mémoires secrets de Louis XIII

Les Archives Nationales de Paris recèlent encore bien des trésors, qui sont tirés progressivement de l'oubli, quelquefois par le plus grand des hasards.

C'est ce qui est arrivé en 1985, lors d'une chasse aux rats de routine : un manuscrit sur papier, très mal écrit, difficilement lisible, fut découvert dans une liasse de documents sans aucun rapport avec son contenu. L'écriture, visiblement du XVIIe siècle, était laide, et fort difficile à lire, car parfois très abrégée. Le dixseptiémiste qui s'y est arraché les crins a reconnu la main même de Louis XIII, identifiable par sa correspondance déjà éditée avec le cardinal de Richelieu, et par le contenu du texte, intitulé, chose étrange, à la troisième page seulement : *Mémoires secrets*.

Le document a été rédigé dans les dernières années du roi, probablement vers 1641, car les événements les plus tardifs qu'il y relate remontent à cette époque. L'historien Benoît Laverdurie, bien connu pour ses travaux relatifs à la Fronde et aux dernières années de Louis XIII, a établi le texte, l'a annoté et muni d'un index, ce qui nous vaut aujourd'hui une édition à la fois savante et très «grand public», les notes le rendant parfaitement accessible au non-spécialiste. Cette rareté vient de sortir de presse, aux éditions Merrin, connues pour leurs ouvrages historiques de valeur.

Elle constitue une source nouvelle de renseignements, souvent très intimes, donnés par le roi lui-même. Un certain nombrilisme n'en est pas absent, mais comme l'ouvrage n'était pas destiné à la publication, il contient des données originales concernant surtout les goûts du roi, sa personne, ses démêlés avec la reine et son infect frère Gaston d'Orléans. L'auteur ne s'y déboutonne réellement que lorsqu'il parle de chasse : on a droit alors à de longs récits sur ses laissés-courre et ses chasses au vol, dont il était féru.

On retrouve bien des traits déjà connus du roi : son caractère ombrageux, timide et renfermé, ne s'épanouissant que dans le cadre de la vénerie ou de l'autourserie. La politique y joue aussi un rôle important, et le roi se plaint souvent de la tyrannie qu'exerçait sur lui (pour son bien, il le reconnaît) le cardinal de Richelieu.

Bref, il faut lire ce document inédit, qui éclaire d'un jour original un personnage assez méconnu de l'histoire de France.

La présentation est soignée, voire raffinée, et l'éditeur a pris la peine d'y joindre des fac-similés des pages les plus intéressantes. A ne manquer sous aucun prétexte.

E. S.

Louis XIII
Mémoires secrets
Texte établi et annoté par Benoît Laverdurie
Merrin, 1991, XXII + 358 p., Frs 65.–

Blockbusters et Scallawags

Margaret Mitchell, le retour

Après que le *Nouvel Obs* régla le sort de «Scarlett» en une formule faussement interrogative et véritablement assassine: *«Alexandra Ripley serait-elle à Margaret Mitchell ce qu'est la punaise écrasée au whisky irlandais ?»*, passons sans tarder à *Autant en emporte le vent*.

Pavé imprenable, chef-d'œuvre en forme de best-seller, exemple parfait de ce que les Anglo-Saxons appellent un *blockbuster* (à l'image des bombes de très gros calibre), ce roman publié en 1936 a conservé sa brûlante intensité et sa puissance d'émotion. Il se loge pour de bon dans le cœur et l'esprit, malgré une représentation étroitement passéiste du monde noir, liée au portrait d'une époque esclavagiste mais également, ce qui peut sembler plus gênant, reflétant une vision bornée propre à l'auteur et enracinée jusque dans son style.

Pas plus que ses contemporains sudistes, Margaret Mitchell n'a pressenti l'émergence d'une communauté prenant son destin en main. Cette lacune, les producteurs du film tentèrent de la combler en s'interdisant toute évocation du Ku Klux Klan et toute allusion non «politically correct», dirions-nous aujourd'hui. Ces «omissions» contribuent à affadir sensiblement le film par rapport au roman. Ce qu'il perd en naïveté et en authenticité, David O. Selznick, producteur hollywoodien, le gagne en mièvrerie. Alors que Margaret Mitchell, voix de la Géorgie, nous livre une description fabuleuse du Sud au temps «béni» des plantations et un portrait cruel d'hommes et de femmes illusionnés par la guerre et la défense d'une Cause condamnée par l'Histoire. L'auteur jette son héroïne dans l'ouragan qui conduira les Etats Confédérés à ployer définitivement devant la puissance industrielle du Nord, le 9 avril 1865 à Appomattox. Le lecteur assiste au pillage des richesses sudistes, à la mort d'une civilisation, à l'installation des profiteurs de guerre (Carpetbaggers et Scallawags: Yankees ou «Sudistes passés aux Républicains»). Le Klan serait né dans ce contexte d'humiliation des anciennes élites vaincues. L'auteur, cependant, ne défend jamais les sinistres et vains agissements nocturnes par lesquels se ridiculisent la plupart des figures sudistes de son roman. Au contraire, elle valorise les conduites marginales de Scarlett O'Hara et du Scallawag Rhett Buttler.

Ces deux-là ont en commun le même appétit de vie et, quelle que soit la situation historique, le même refus de toute nostalgie. Héros ambigus, ils sont à la fois courageux et orgueilleusement cyniques. Toutes les qualités dont l'auteur pare ces deux protagonistes sont à double tranchant, même la cinglante intelligence de Rhett Buttler, sans doute la figure la plus complexe du roman. Quant à Scarlett O'Hara, elle traverse les mille quatre cents pages du récit un couteau entre les dents, depuis ce «radieux après-midi d'avril 1861» quand l'auteur nous la présente, exquise «sous la véranda fraîche et ombrageuse de Tara», jusqu'à cette nuit atroce où elle voit partir, au moment même où elle baisse enfin la garde, le seul homme vrai de sa vie. *Autant en emporte le vent*, le roman, a les couleurs de la tragédie, celle d'une femme qui brise les tabous de la société pour travailler mieux que les hommes, diriger des scieries et gagner des dollars, qui traverse une guerre civile et le déclin de sa propre civilisation sans états d'âme, inaccessible à toute idée générale, individualiste avant la lettre, et qui demeure prisonnière dans sa vie de femme. Ses mariages miteux, ses grossesses non désirées, son aveuglement de midinette sous-informée, son ignorance sexuelle et son union terrible avec Rhett Buttler... Margaret Mitchell dépeint là un monde cruel, dont les aspects les plus noirs (comme la déchéance de Rhett Buttler) seront escamotés par les nababs de Hollywood.

A lire dans la collection Biblos chez Gallimard (1989, préface de J.M.G. Le Clézio) qui, malgré plusieurs coquilles, est très belle. On s'attache notamment à la carte des Etats du Sud placée au début, cherchant à suivre du regard l'avancée inexorable des soldats yankees de Sherman, la déroute hallucinatoire des va-nu-pieds de l'armée confédérée et la progression de la formidable Scarlett O'Hara rentrant chez ses parents à Tara après l'incendie d'Atlanta, courageuse et désespérée, mais toujours debout sous le ciel enflammé et parmi les vestiges des plantations ensanglantées.

N. R.

Margaret Mitchell
Autant en emporte le vent
Gallimard, mai 1989, 1407 p., Frs 57.20

Un nouveau cas de palingénésie au Front National

Alexis Carrel, cet inconnu

«*PEUT-ETRE faudrait-il supprimer les prisons. Elles pourraient être remplacées par des institutions beaucoup plus petites et moins coûteuses. Le conditionnement des criminels les moins dangereux par le fouet, ou par quelqu'autre* (sic) *moyen plus scientifique, suivi d'un court séjour à l'hôpital, suffirait probablement à assurer l'ordre. Quant aux autres, ceux qui ont tué, qui ont volé à main armée, qui ont enlevé des enfants, qui ont dépouillé les pauvres, qui ont gravement trompé la confiance du public, un établissement euthanasique, pourvu de gaz appropriés, permettrait d'en disposer de façon humaine et économique.*»

Depuis que le gramophone déglingué de la vie politique française s'est remis à nasiller des airs qu'on croyait passés de mode, on assiste à d'étonnantes réapparitions. La dernière en date est la récente réédition de *L'Homme, cet inconnu* d'Alexis Carrel. Publié en 1934, l'ouvrage, dont est extraite l'édifiante citation qu'on vient de lire, figura en bonne place dans mainte bibliothèque «bourgeoise» d'avant-guerre. Le temps aidant, l'auteur semblait voué à n'intéresser plus que les amateurs de curiosités idéologiques, mais le Front National de Jean-Marie Le Pen, en quête de cautions doctrinales plus prestigieuses que les clabaudages de son roquet attitré Bruno Mégret, vient de se l'annexer. Aussi vaut-il la peine d'y regarder d'un peu plus près.

Un riche pedigree

Alexis Carrel (1873-1944) n'est pas n'importe qui. Eminent spécialiste de physiologie et d'histologie, prix Nobel de médecine en 1912, il accomplit l'essentiel de sa carrière aux Etats-Unis où il devint notamment l'un des fleurons du réputé Institut Rockfeller de New-York. Son nom est lié aux expériences qu'il mena sur la culture des tissus, à la technique dite de «la suture à trois fils», à l'anastomose des vaisseaux et à celle des greffes organiques. On lui doit également la réalisation d'un cœur artificiel qu'il construisit avec l'aide de l'aviateur Lindbergh (1). En 1940, Alexis Carrel revint en France et, comme il avait reçu un poste du gouvernement de Vichy, il se vit par la suite accusé de collaboration avec les Allemands. On ne lui intenta cependant pas de procès et ni Azéma, ni Ory, ni Paxton ne le mentionnent nulle part pour compromission avec l'ennemi dans ceux de leurs ouvrages que nous avons consultés.

Pour le lecteur non prévenu, quoique averti, de 1992, *L'Homme, cet inconnu* se révèle un livre déroutant et qui induit parfois des effets comiques inattendus. Si dans les rares passages où l'auteur se confine à son domaine d'élection et nous expose l'état de ses connaissances, on peut glaner d'intéressantes informations, si même on adhère volontiers, sur le plan de l'épistémologie, à sa salutaire mise en garde du Chapitre II selon laquelle *«chaque système de concepts ne peut s'employer de façon légitime que dans le domaine de la science à laquelle il appartient»* et qu'il n'est rien de plus dommageable que la confusion entre *«les concepts propres à un étage avec ceux qui sont spécifiques d'un autre»*, on ne laisse pas d'être ahuri de constater qu'Alexis Carrel oublie aussitôt ces sages préceptes pour nous asséner dans un style pompeusement déclamatoire un véritable catalogue irraisonné de tous les préjugés racistes qui fleurissaient alors.

Le fin mot de l'Histoire ?

Le maître mot d'Alexis Carrel, c'est «l'hérédité». Le patrimoine héréditaire conditionne irrévocablement la hiérarchie naturelle des races, des classes, des sexes, et donc le destin des individus. C'est pourquoi toute gestion sociale «scientifique» doit tendre à promouvoir *l'eugénisme*, c'est-à-dire l'ensemble des mesures propres à favoriser la sélection et la reproduction des meilleurs, la limitation ou l'élimination des faibles et des tarés (sans compter les diverses dispositions éducatives indispensables à l'endurcissement des élites ainsi dégagées). Les capricieuses élucubrations du bon docteur sont l'occasion d'enfiler quelques perles du plus bel orient. Ainsi apprenons-nous qu'il urge d'établir *«une aristocratie biologique héréditaire»* parce qu'*«en effet, la répartition de la population d'un pays en différentes classes n'est pas l'effet du hasard, ni de conventions sociales. Elle a une base biologique profonde (…). Ceux qui sont aujourd'hui des prolétaires doivent leur situation à des défauts héréditaires de leur corps et de leur esprit. De même, les paysans (…) étaient (…) d'une constitution organique et mentale plus faible que les seigneurs médiévaux qui conquirent la terre et la défendirent contre tous les envahisseurs. Les premiers étaient nés serfs. Les seconds, rois.»* On trouve plus pittoresque aussi : les sexes ne sont pas égaux et les travaux domestiques plus profitables à la santé des femmes que la danse ou le tennis; l'éducation doit interdire aux individus de *«manifester les tendances sexuelles, les caractères mentaux, et les ambitions du sexe opposé»*; l'égalité démocratique est une «erreur», car si *«certes, les êtres humains sont égaux, (…) les individus ne le sont pas. L'égalité de leurs droits est une illusion* (2).»; afin de supprimer la plaie que constitue l'existence du prolétariat, il conviendrait que les jeunes gens accomplissent leur service militaire en usine, chaque nouvelle volée de conscrits relayant celle qui l'a précédée; les nations «civilisées» (les Scandinaves par exemple) habitent des contrées «à faible luminosité», ce que corrobore incidemment l'évidente supériorité, en France, des populations nordistes sur les méridionales (3); d'où s'ensuit qu'il serait formateur de convoquer les appelés en zone de montagne (tant pis pour la solution… lumineuse à la question prolétarienne préconisée par ailleurs !).

Le reste est à l'avenant et l'on pourrait s'arrêter en ce point. Comment résister cependant à l'envie de produire une ultime citation, où nous voyons notre hygiéniste social s'enfermer dans un cercle logique qui ravira le collectionneur de raisonnements introuvables ? *«Les hommes civilisés dégénèrent dans les climats tropicaux. Ils se développent surtout dans les climats tempérés ou froids. Ils ont besoin d'un mode de vie qui impose à chacun un effort constant, une discipline physiologique et morale, et des privations. De telles conditions d'existence leur donnent la résistance à la fatigue et aux soucis. Elles les préservent de beaucoup de maladies, en particulier des maladies nerveuses. Elles les poussent irrésistiblement à la conquête de monde extérieur»*… c'est-à-dire des contrées tropicales.

En guise de conclusion (très) provisoire

Assez ! s'écriera-t-on. Oui, assez. Et nous abandonnerons volontiers Alexis Carrel à son époque, non sans nous demander, dans des termes propres à éclairer la «tache aveugle» qui étend son ombre sur de telles théories prétendument «scientifiques», si les propagateurs de semblables doctrines sont génétiquement déterminés à proférer leurs criminelles insanités et à assigner toujours, comme par hasard et en toute «impartialité», au groupe racial dont ils se revendiquent la précellence sur les autres dans leurs hiérarchisations délirantes.

Bien sûr, le nœud du problème n'est pas là. Pointer les apories des théorisations racistes n'entamera en rien leur validité dans l'esprit de ceux qui les prônent ou y souscrivent. Il faut ici se garder de l'illusion tenace des *Lumières*, portées à déceler dans l'ignorance la simple privation de connaissance, –un moins-être en quelque sorte. Or, de même qu'il y a une positivité du «mal», il existe une *volonté d'ignorer*, laquelle relève d'autres grilles interprétatives que le seul argumentaire d'une réfutation rationnelle opposée aux agents ou aux vecteurs des théories raciales.

Les questions «débattues» par le docteur Carrel (anti-démocratisme, anti-égalitarisme, médicalisation des minorités sexuelles, xénophobie –sauf que le mouvement migratoire des races «primitives» et pullulantes s'est entre-temps déplacé de l'Est de l'Europe au Sud de la Méditerranée–, obsession sécuritaire et éloge de la peine de mort) s'ajustaient trop bien aux axes de la propagande du Front National pour qu'il y ait lieu de s'étonner que les «penseurs» lepénistes aient jugé opportun d'exhumer de l'oubli ce grandiloquent ratiocineur. De plus, avoir un prix Nobel avec soi, même à titre posthume, quelle aubaine ! Sans doute, ce sont là de vieilles lunes, dira-t-on, et les lunes sont des astres morts. Mais elles attirent encore à soi un peu de nos marées.

J.-J. M.

(1) En sus de ses talents aéronautiques, Lindbergh était un sympathisant nazi notoire. Et, sauf erreur de notre part, son fils épousa la fille de Pierre Laval, récemment décédée. Loin de nous l'idée de singer les pratiques fouille-merde de feuilles de chou bien connues, mais certaines alliances familiales sont peut-être significatives.

(2) *Texto* pour la contradiction !

(3) Cela n'empêche pas Alexis Carrel de rendre par deux fois un hommage soutenu à Mussolini, dont la haute stature et la blonde ascendance nordiques sont des faits historiquement avérés.

Faits de société

Informations inquiétantes sur les progrès du cynisme à la Municipalité de Lausanne

«(Les éboueurs) que si leur dos les lâche, et ça arrive dans ce dur métier, leur chef trouvera une solution. Ils savent aussi que s'ils donnent satisfaction, ils passeront dans quelques mois ou années dans d'autres services communaux, à la STEP ou au balayage, où l'on est presque son propre patron. Autrement dit, ils ont droit à l'espoir !»

Extrait –non retouché, juré !–
du *Journal communal de Lausanne*, n° 9, février 1992

(Publicité)

Superbes locaux en demi-sous-sol à louer pour bureaux ou dépôts. Centre ville de Lausanne S'adresser à la librairie Basta !, Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne, tél. 25 52 34

(Annonce)

Exposition

Tchernobyl an 6

Photographies de V. Maroustchenko (Ukraine), C. Gluntz et J.-J. Kissling (Suisse)

Organisation : comité vaudois Sortir du Nucléaire

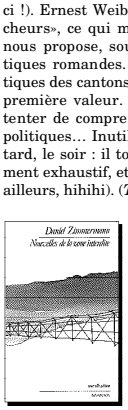
du 24 avril au 23 mai

à la Galerie Basta ! Petit-Rocher 4, Lausanne

Nouveautés

Ernest Weibel
Institutions politiques romandes.
Les mécanismes institutionnels et politiques des cantons romands et du Jura bernois.
Editions Universitaires Fribourg, 1990, 360 p., Frs 55.–

Les politologues suisses semblent avoir un don particulier. Ils produisent des ouvrages indispensables, mais dont la lecture suffirait à jeter la plus endurcie des insomniaques dans les bras de Morphée (sacré Morphée, chaud lapin, çuici !). Ernest Weibel «avec le concours d'un groupe de chercheurs», ce qui montre bien que ça ne tient pas qu'à lui, nous propose, sous le titre aguicheur d'Institutions politiques romandes. Les mécanismes institutionnels et politiques des cantons romands et du Jura bernois, un opiacé de première valeur. Inutile de songer s'en passer si on veut tenter de comprendre enfin la Romandie et ses mystères politiques… Inutile aussi de croire que vous pourrez le lire tard, le soir : il tombe des mains et, comme il est parfaitement exhaustif, et donc long, ça vous fera mal au plexus (ou ailleurs, hihihi). (*T. J.*)

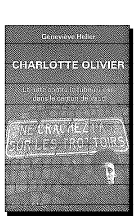


Daniel Zimmermann
Nouvelles de la zone interdite
Manya, février 1992, 100 p., Frs 22.–

Vomis en état d'urgence, ces petits textes témoignent de la violence inouïe que subit le soldat en guerre. Il n'est pas question dans ce recueil de fascination pour la technologie meurtrière. La guerre, ne salissant pas même l'écran de la télévision, n'était pas encore inventée. L'Algérie n'était pas l'Irak. (Mais on ne connait pas encore le bilan de cette dernière guerre, ses horreurs sont encore trop fumantes).
Zimmermann nous dévoile l'horreur au quotidien : l'insoutenable décomposition des relations sociales. La guerre incite à et permet toutes les errances morales, les outrances, les cruautés individuelles. Pas d'avions furtifs, mais la gégène, la bouteille dans l'anus.
«L'adjudant Martin a ajouté huit fells à ses quatre-vingt-onze. Quand ils sont sortis de la cache les bras levés, il les a abattus un à un avec sa carabine semi-automatique. Plus qu'un et il paiera un de ces gueuletons à ses hommes»
Trente ans après, Zimmermann a tenté d'exorciser ses cauchemars. Et pourtant : *«Personne n'a jamais pu quitter la zone interdite»*. (*C. P.*)

Norman Maclean
La rivière du sixième jour
Tierce, 1992, 147 p., Frs 26.60

Le récit des souvenirs de jeunesse de Norman Maclean coulent comme les rivières de son Montana natal. Les pieds dans l'eau, il y pratiquait l'art difficile de la pêche de la truite à la mouche.
Loin de la méthode blasphématoire, qui consiste à laisser traîner un vulgaire paquet d'asticots, empalés sur un gros bout de fer, la pêche à la mouche, toute d'harmonie, amène à la création d'instants plus que parfaits, l'adhésion complète, la fusion avec le monde.
«Dans notre famille, nous ne faisions pas clairement le partage entre la religion et la pêche à la mouche», avoue volontiers notre pêcheur, dont le père était pasteur. Qu'y a-t-il de plus métaphysique, avouons-le, que de faire voler un simulacre de mouche, confectionné de quelque plume cueillie sur le cou d'un coq, attachée à un hameçon de taille 2 ?
Qu'y a-t-il de plus exaltant pour l'âme, que de parvenir à déposer, comme s'il s'agissait d'un fragment de cendre, dans un mouvement parfait du corps et de son prolongement en bambou, la prétendue friandise pour truite, à vingt mètres au moins, sous une branche de saule, à peine en avant du museau du poisson, que l'on SAIT se trouver là, à guetter ?
Imbibé d'humour et de tendresse, ce petit récit halieutique n'évite pas la gravité : on se rend bien compte qu'il est parfois plus facile de se glisser sous les écailles d'une truite, que de se mettre dans la peau d'un autre être humain, même s'il est votre frère. (*C. P.*)



Geneviève Heller
Charlotte Olivier, La lutte contre la tuberculeuse dans le canton de Vaud
En Bas, 1992, 244 p., Frs 34.–

Quinteux, cracheurs impénitents, fanatiques des sanas (pas ceux de Frédéric Dard…), curieux de toutes sortes, courez acheter le dernier livre de Geneviève Heller. Renouant avec la verve qu'elle avait su montrer dans *Propre en ordre*, elle nous fait l'histoire de la lutte contre la tuberculose dans le canton. C'est très intéressant car on voit bien comment s'est mise en place la politique sanitaire vaudoise et comment les autorités ont, à l'époque, tenté de gérer la problématique de l'intégration et de l'exclusion des malades contagieux. De plus c'est plein d'informations sur la vie quotidienne à Lausanne et dans le canton au début du siècle. Bref, c'est tout simplement passionnant. (*J.-P. T.*)

Le 700e, maintenant on peut en parler

Moins cher que l'essence sans plomb

PUBLIER un livre sur l'économie suisse à l'occasion du 700e anniversaire de ce que vous savez, c'est déjà en soi une idée originale. Concevoir le volume en trois parties –le passé, le présent et l'avenir– tient carrément de la révolution épistémologique.

Avec *1291-1991 l'économie suisse Histoire en trois actes* nous avons assurément un grand livre (32x25x4,5 cm). Et un livre de poids : mieux, presque 10 livres (lb) de poids (ou 4,5 kg si vous préférez le système décimal).

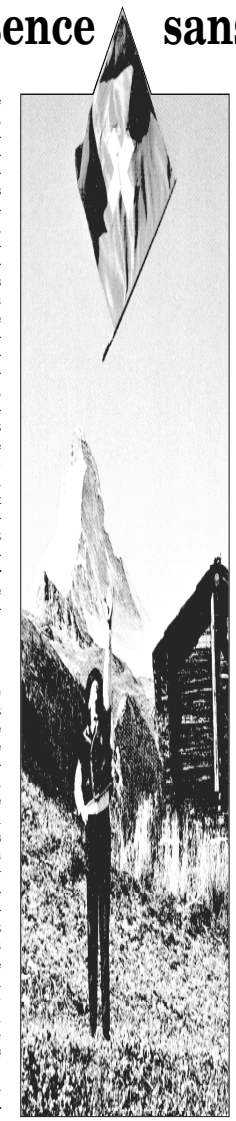
Dans son ensemble l'ouvrage n'ajoutera rien au palmarès scientifique des auteurs qui y ont collaboré et n'enrichira pas non plus la science historique ou la réflexion économique. Par contre, il pourrait singulièrement épaissir une anthologie champignacienne, s'il se trouvait un lecteur assez masochiste pour éplucher les contributions des 234 auteurs (1) déclarés.

Dans le premier acte (historique) le professeur Jean-François Bergier (2), metteur en scène scientifique de l'ouvrage et auteur d'une quinzaine de contributions bouche-trou, y professe un déterminisme économique à faire pâlir les matérialistes les plus vulgaires. *«L'économie a été, elle reste, le fil conducteur de l'histoire de la Suisse* [...] *Dans l'ensemble* [...les] *choix politiques n'ont fait qu'entériner ce que le besoin de survivre et l'ambition de prospérer avaient uni au fil des siècles»*. Quelques dizaines d'historiens économistes jouent les seconds rôles et par de courts textes monographiques composent un panorama d'un niveau discret sur l'évolution économique et sociale de la Suisse.

Le deuxième acte, intitulé «Artisans de notre temps», donne la parole à une centaine de personnalités : beaucoup de managers et de financiers, des politiciens, quelques faiseurs d'opinion (dont l'incontournable Jacques Pilet), une femme, mais naturellement on y chercherait vainement un seul vrai artisan. Ils tiennent pour la plupart des propos aussi hétéroclites que la palette des notabilités choisies est disparate. Mais en général il est avant tout question de «défis», «identité», «utopie» et autres thèmes encore plus originaux, surtout dans le cadre du 700e. Chaque contribution est accompagnée du portrait de l'auteur au crayon, dans un style hideux (qu'on pourrait appeler post-nordcoréen) mais qui rajeunit considérablement les portraités; ainsi, l'ancien conseiller fédéral Nello Celio (millésime 1915) a l'aspect d'un quinquagénaire alerte.

Entracte

Le troisième et dernier acte du bouquin, pompeusement intitulé «Les bâtisseurs de l'avenir», est constitué de ce qu'on appelle en langage courant des publi-reportages. Il s'agit d'entreprises ou de groupements économiques qui se présentent et vantent leurs mérites sur deux pleines pages quadrichromiques. On y remarque surtout des absences de taille : l'industrie chimique, les grandes banques et les deux géants économiques que sont Migros et Nestlé. Le responsable de la publication s'en explique : *«Sont présentes dans cette troisième partie un grand nombre de compagnies et d'institutions qui ont tenu ê partager l'aventure de ce livre. D'autres –non les moindres parfois– sont absentes, pour des raisons qui leur sont propres»*. Traduit en langage économique, cela veut dire que ces entreprises ont tout simplement refusé de casquer et d'aligner plusieurs billets de mille pour pouvoir partager ladite aventure.



Rideau.

Le volume est vendu Frs 240.– pièce, ce qui vous met la prose jean- françois-bergienne à Frs 53,35 le kilo. Si vous trouvez que c'est cher (3), dites-vous bien qu'en divisant le prix unitaire par le nombre de collaborateurs vous constaterez que chaque contribution vous revient Frs 1,02; ce qui vous met du Delamuraz, du Pilet et même du Rothschild (Edmond) moins cher que l'essence sans plomb. Et de surcroît, pour ce prix, vous échappez à celle qui aurait pu être la 1234e interview ou préface ou déclaration de Marco Solari; cela, pour un livre édité à l'occasion du 700e, est un vrai exploit.

C'était notre rubrique les livres du 700e que vous pouvez ne pas lire.

L. D.

1291-1991 L'économie suisse
Histoire en trois actes
SQP Publication,1991, 603 pages, Frs 240.–
Disponible en français, allemand, italien et anglais

(1) Par respect du titre et de la structure de l'ouvrage et compte tenu de la nature de certaines contributions il vaudrait mieux parler de figurants.
(2) Né à Lausanne en 1931, chartiste, proche de Fernand Braudel et de l'équipe des Annales, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich.
(3) Si par contre vous estimez que le livre est trop bon marché, vous pouvez peut-être encore acquérir l'édition de luxe plein cuir pour Frs 960.–.

Dans les montagnes

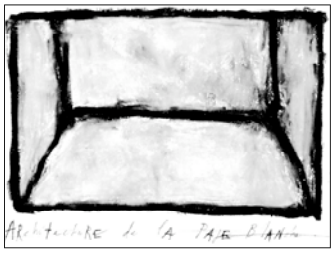
Dites voir…

Une revue littéraire peut-elle échapper aux conventions qui rendent ce genre imbuvable ? Est-il possible de ne pas publier un article d'un grand-écrivain-sorti-pour-l'occasion-de-sa-retraite-littéraire (qui refile, sans le dire, un papier vieux de trente ans), de refuser une nouvelle, fort convenue, d'un jeune-talent-injustement-méconnu (qui est le fils de ce mandarin, qu'il faut d'urgence flatter)… Ce fonds de commerce fait vivre, mais apporte peu au distingué amateur de littérature.

Et pourtant, on peut s'en sortir. *14, rue [vwa]* signale ainsi un autre lieu, une autre manière d'être revue littéraire.

Ils sont trois [vwa], qui cherchent à s'accorder, afin de trouver la leur (1). Longues discussions, furieux échanges épistolaires, cigarettes, nuits grises… Au bout du compte, un thème propre à chaque numéro, des contacts avec des critiques littéraires, des universitaires, des auteurs, pour leur demander une contribution à cette prochaine [vwa]. Ces pétitions créatrices et motivées font, depuis neuf ans, un bel ensemble, parfois difficile, mais jamais cacophonique.

En remontant dans le temps, on trouve ainsi un ébouriffant numéro encyclopédique (*L'Encyclopédie [vwa]*), une cassette sonore, enregistrée au cours d'une croisière sur le Doubs (*voie, départ, itinéraire, exil*), un spécial Cendrars (déjà réédité)… Le chemin entamé se poursuit au *14, rue [vwa]*. On y appréciera un sommaire cartographié, qui balise le territoire de la revue, et conduit d'une série de photographies à un dialogue théâtral, d'un texte complice à un autre plus abscons. Lecture à petits traits, arrêts momentanés, questions passagères, retours en arrière, froncement de sourcil… charmes de la découverte littéraire et esthétique.



[vwa] a aujourd'hui une certaine notoriété, bien que les journaux vaudois gardent à son propos un silence assourdissant. Elle vit, grâce à quelques subventions cantonales, mais néanmoins culturelles (2), parcimonieusement distribuées. A ce propos, les [vwa], dûment interrogés, évoquent une cocasse correspondance avec tel commissaire du peuple à la culture d'un canton romand, dont nous tairons le nom par crainte des représailles, qui leur expliqua naguère que leur revue, ne pouvant pas espérer devenir rentable un jour, ne pouvait donc pas non plus prétendre à des subventions…

L'amateur, distingué, de littérature qui aime tendre l'oreille, observer, se promener, s'abonnera à *[vwa]* sans l'ombre d'une hésitation. Le véritable dandy littéraire choisira même un abonnement à un tirage de tête, qui permet de recevoir, en plus du très attendu numéro, une gravure originale, de belle qualité ma foi. Les autres, restés inabonnés, n'iront nulle part, n'entendront rien, ne verront pas…

J.-C. B.

14, rue [vwa]
[vwa], numéro 14, printemps 1992, pas de pagination mais des subdivisions normées, Frs 24.–
Abonnements : Revue littéraire [vwa] Case postale 172, 2301 La Chaux-de-Fonds (Chuisse)

(1) Pas encore d'étêtage en cas d'échec et quatorze numéros en neuf ans.
(2) On y ajoutera, pour ce numéro 14, le traditionnel et –il faut bien l'admettre– éclairé sponsoring culturel de la Fédération des coopératives Migros, celui de la Loterie Romande et, peut-être plus surprenant, celui de la fondation Von Roll, un nom qu'on a plutôt coutume de lire sur les plaques conduisant aux égouts de certaines villes de Suisse.

Les interviews imaginables de Patrick Sel De Bex

Aujourd'hui:

Un municipal incorruptible dans la Broye profonde

PSDB: Vous étiez le Municipal des bâtiments d'Avenches…
Henri Delacrétaz: Je le suis toujours.
PSDB: Je croyais que la Municipalité, enfin les autres municipaux vous avaient retiré les dossiers de l'urbanisme et de la police des constructions ?
H.D.: Il m'ont retiré les dossiers mais pas le salaire. Je suis toujours payé comme un vrai municipal; je souhaite donc être considéré comme tel. Vous pouvez m'appeler «M. le Municipal des bâtiments».
PSDB: Bien M. Le Municipal des bâtiments. On vous a laissé le développement économique et le tourisme. En quoi consiste votre activité ?
H.D.: En rien. C'est encore mes collègues qui se chargent de tout le boulot. En cherchant à m'éliminer, ils ont déclenché une affaire qui fait parler régulièrement de notre ville dans les journaux. C'est bon pour le tourisme et pour le développement économique.
PSDB: Vous dites qu'ils cherchent à vous éliminer. Vos ennemis politiques ?
H.D.: Pas du tout.
PSDB: Attendez, je ne comprends pas, vous êtes en train de me dire que c'est vos amis politiques qui veulent votre départ ?
H.D.: Je n'ai plus d'amis politiques. On m'a exclu du Parti radical.
PSDB: Racontez-moi ça.
H.D.: Aujourd'hui, même les radicaux ne comprennent plus rien à la politique communale. Pendant des années j'ai été responsable de la police des constructions. Malheureusement les temps ont changé.
PSDB: On vous reproche d'avoir profité de votre situation pour construire sans permis ?
H.D: Vous n'y êtes pas du tout. Mes ennuis proviennent de mon incorruptibilité. Jamais je ne me suis laissé acheter.
PSDB: Honnête, honnête… Vous avez tout de même construit des garages sans permis…
H.D.: D'abord c'était sur ma propriété, ensuite je m'étais délivré un permis. De plus je n'ai pas dit que j'étais honnête, j'ai dit que j'étais incorruptible, jeune homme. Je n'ai jamais commis d'irrégularités qu'à mon profit. Pour les autres, quels qu'ils soient, j'ai toujours été d'une rigueur absolue. Et je n'ai jamais caché que je profitais de ma position pour construire illégalement. Et même, avant d'être élu, j'ai toujours payé avec le sourire les petites amendes que mon ami le préfet m'infligeait quand des esprits chagrins faisaient sournoisement remarquer que mes constructions ne correspondaient pas aux plans de la mise à l'enquête. Quelques mois de loyer suffisaient pour me les rembourser.
PSDB: Qu'est-ce qui a changé ?
H.D.: Les temps, jeune homme ! Petit à petit mes amis n'ont plus compris que j'exige d'eux un respect des règlements que je violais pour mon compte. Ils auraient préféré que je sois absolument intègre. Comme s'il était pensable qu'un Municipal n'ait pas des compensations à sa tâche ingrate et mal rétribuée. Maintenant les amis politiques d'un Municipal veulent leur part du gâteau sous le simple

prétexte qu'ils ont contribué à son élection. Je suis peut-être un profiteur mais je ne serai jamais un mafioso. Jamais je n'accepterai de faire bénéficier mes amis de permis de construire bidon. Nous ne sommes pas en Sicile, que diable !
PSDB: Revenons à l'affaire des garages.
H.D.: C'est précisément ce que je viens de vous expliquer. J'ai été lâché par mes amis sous prétexte que je leur appliquais consciencieusement le règlement que je détournais à mon profit. Quel culot ! Je ne pouvais tout de même pas laisser construire n'importe quoi n'importe où.
PSDB: En démolissant les garages sur ordre du Tribunal administratif, on s'est rendu compte qu'ils n'étaient pas conformes aux prescriptions contre les incendies…
H.D.: Vous ne voulez tout de même pas que je construise solidement des garages quand je sais qu'ils risquent d'être ensuite démolis à mes frais !
PSDB: On vous a demandé de démissionner ?
H.D.: Mais collègues me pressent de partir. Mais j'ai été élu par le peuple. J'irai jusqu'au bout de mon mandat. On est en démocratie, oui ou quoi ?

PSDB

Notes internes pas destinées à la publication

LE NOUVEAU QUOTIDIEN

Lorsque le président Hansrudolf Nebiker a lu les résultats, il a annoncé 12 bulletins nuls, sans nommer Yvette Yaggi.

LNQ/NZZ
8.12.91

Note pour le typo: N'oubliez pas le Y à la syndique!

LIBERTÉ

Mais, surtout, le 19 septembre 1946 Winston Churchill lançait de l'Université de Zurich son appel à une prise de conscience européenne, dans un discours auquel on reconnaît aujourd'hui vertu historique.

Combien de fois, depuis lors, des personnalités éminentes, ici ou ailleurs, ont utilisé l'exemple suisse pour affirmer leur confiance dans le rapprochement des peuples et des Etats de notre continent las de tant de conflits sanglants jaillis des rivalités nationalistes! Ce que les Confédérés ont réussi en choisissant non sans affrontements, atermoiements et craintes le chemin de l'union, malgré leur diversité raciale, confessionnelle, linguistique, malgré l'évolution historique point toujours parallèle de leurs communautés cantonales, les démocraties européennes ne pourraient-elles un jour le réaliser?

La Seconde Guerre mondiale terminée

Jean-Jacques Cevey, 13.12.91

Note pour le chef compositeur: Record battu: dix fois «con» ou «com» en 850 signes! Tu me dois une bouteille, Eddy! Mais quand même gaffe à la césure. Bien à toi. J.-J.

Toqué, le Chef
L'Helvétie est une pintade

Nul ne sait précisément comment était le nez de Cléopâtre. Fin, long, joli, sexy… Personnellement, après avoir mûrement réfléchi à ce problème, je pense que s'il était auguste, il était aussi crochu. La preuve ? La pintade, dans la langue des descendants de César, s'appelle faraona.

Enlevez donc le bec, les pattes, les plumes et les pin's d'une pintade et enfilez ce qui reste dans une vessie. La modernité a passé par là: ce qui tient lieu aujourd'hui d'Helvétie, c'est un sac en plastique.
Partagez sur sa longueur une gousse de vanille. Frottez vigoureusement la pintade, en long, en large, en travers. Au bout d'un moment, imaginez-vous que vous êtes en train de masser Liz Taylor. Refroidi, salez et poivrez. Fermez le sac-en-plastique-qui-tient-lieu-de-vessie hermétiquement et à double tour.
Cuisez dans beaucoup d'eau frémissante, trois quarts d'heure à une heure. Le sac se gonfle, enfle, enfle encore… mais (en principe) n'éclate pas.
Au dernier moment, retirez délicatement le sac de l'eau toujours frémissante, percez la vessie (pschttt !) sortez la petite bête de son sac, humez, découpez et servez.

Le Maître-coq

Faits de société

Informations inquiétantes sur les progrès de l'esprit d'indépendance à Genève

«Lors de la création de notre association, en 1969, les fondateurs décidèrent de l'appeler ASSOCIATION VAUDOISE DES LOCATAIRES (AVLOCA). S'inspirant de la décision des Vaudois, les neuchâtelois s'intitulèrent "ANLOCA", les fribourgeois "AFLOCA", les Jurassiens "AJLOCA" et les valaisans, tout naturellement "AVLOCA". Au bout du lac, à Genève, une association déjà connue s'intitulait "ASLOCA"»

Extrait –non retouché, même pas les majuscules, juré !– du *Bulletin trimestriel de l'Avloca*, mars 1992

Nouveautés

Robert Darnton
Gens de lettres, gens du livre
Odile Jacob, 1992, 302 p., Frs 45.80

Depuis 10 ans, Darnton s'intéresse à la littérature clandestine du XVIIIe siècle, aux «écrivains du pavé», ces plumitifs ratés dont il a su montrer le rôle déterminant de relais pour la diffusion des Lumières et pour la disqualification intellectuelle et sentimentale de la monarchie et de l'Eglise catholique.
On le retrouve ici sur ce terrain, avec les qualités qui ont fait le succès de ses livres précédents: une attention particulière aux «petits», une indulgence ironique pour les stratagèmes et les roueries pas toujours glorieuses qu'ils mettent en œuvre pour survivre, mais aussi une capacité surprenante de passer d'une péripétie biographique ou du détail d'un décompte de libraire à des considérations théoriques sur le livre, sa fabrication, sa diffusion et ses lecteurs. *(A. C.)*

Giorgio Scerbanenco
La Nuit du tigre
10/18, 1992, 310 p.

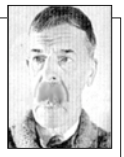
Autant le dire tout de suite pour éviter les déconvenues: le *dottore* Luca Lamberti, médecin radié de l'Ordre pour euthanasie et qui se trouve régulièrement entraîné dans des histoires horribles, n'apparaît pas dans ce livre. En fait, il s'agit d'un recueil d'une quinzaine de nouvelles. Toutes, ou presque, sont bâties sur l'un ou l'autre de ces deux scénarios : «héros malheureux et solitaire tribulationne un brin avant de rencontrer femme seule et malheureuse; déclic, amour et orgue»; ou alors, plus méridional, «je t'aime - tu ne m'aimes pas - je te tue». Pour dire les choses franchement, tout cela est plutôt répétitif et pas très passionnant. Profitant de sa renommée, Scerbanenco n'aurait-il pas refilé à son éditeur quelques-uns de ses exercices de débutant ? — Heureusement, on trouve, dans cette même collection de poche, quelques autres livres de Scerbanenco sur lesquels l'amateur de polars peut se rabattre : la compagnie du *dottore* Luca Lamberti est rarement ennuyeuse. *(A. C.)*

Alain Duchesne & Thierry Leguay
Les petits papiers
Petite fabrique de littérature n°3
Magnard, 1991, 288 p., Frs 35.40

Le livre vise tout simplement à réhabiliter les formes littéraires courtes. 24 formes, dans un désordre alphabétique apparent, de *phrase* à *minimes* en passant par *haïku, apophtegme et pointe*. Comme les deux livres précédents de la *Petite fabrique de littérature*, celui-ci est fort savant, remarquablement documenté et pas chiant du tout. Il est si riche qu'on peut l'utiliser de multiples façons. Par exemple…

• On peut le lire comme une anthologie de petits textes. A propos du **limerick**: *«Quand le cargo Mina, qui venait du Mexique / Avec à bord Lulu, la chanteuse excentrique / Toucha le quai de Saint-Malo, / L'équipage cria "Bravo!" / Et ils se mirent tous aux antibiotiques».*
• On peut le parcourir comme une histoire littéraire des écrits brefs. A propos des **rubaiyat**: «Les rubaiyat (au singulier: rubâi) sont des poèmes persans de quatre hémistiches, dont le premier, le deuxième et le quatrième riment ensemble. Nous devons les plus célèbres à Omar Khayyam (1042-1122), poète, philosophe, mathématicien et mystique soufi, figure très attachante de l'ancien Islam.»
• On peut le consulter comme un dictionnaire des formes littéraires courtes. A propos de l'**anecdote**: «Là où le fait divers *répète* (les accidents relatés dans les journaux se ressemblent toujours), l'anecdote affiche sa singularité: son intérêt ne réside pas dans l'*ampleur* (par exemple d'un drame) mais dans la *ténuité*; c'est la mise en valeur du «petit fait vrai», le mode mineur du récit, l'ordre infime et oblique de la vérité.»
• On peut en regarder les illustrations. A propos de la **célébration**, on trouve entre autre la reproduction d'un tableau (*Gabrielle d'Estrée et sa sœur au bain*, Ecole française XVIe siècle, Louvre, Paris), d'une publicité (pour les parfums VERSACE), d'une photo (André Breton par Man Ray, vers 1930) et d'une illustration de dictionnaire (article «Epingle» du *Nouveau Larousse illustré*, 1897-1904).
• On peut l'utiliser comme livre d'exercices. Chaque chapitre propose quatre sortes de jeux avec l'écrit –écritures, lectures et analyses, réflexions, autres pratiques esthétiques (peinture, musique, cinéma, etc.)– chacune divisée en trois niveaux de difficulté. A propos de l'**aphorisme**: «Comme Reboux et Muller (dans *A la manière de…*), recourir à la *permutation*. Selon ce principe, la phrase de La Rochefoucauld : *Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux* donnera: "Il y a de délicieux mariages, mais il n'y en a point de bons." A chaque fois on se demandera quelle est, au fond, la formulation la plus vraie».
• On peut aussi sauter d'une citation de Jules Renard à l'autre. Chaque chapitre porte un court extrait du *Journal* en exergue. A propos du **carnet** : *«NULLA DIES SINE LINEA. Et il écrivait une ligne par jour, pas plus.»*
Bref. *(Sch.)*

L'Affaire Ramuz (10)



La Distinction **se propose de publier diverses variations sur le texte de c.-F. Ramuz, *«Viens te mettre à côté de moi sur le banc...»*, afin de permettre à chacun(e) de coller à la page idoine de son Livret de Famille la version qui lui convient. Toutes les suggestions, surtout les plus saugrenues, seront publiées, mais dans l'ordre de leur réception, ce qui peut impliquer un certain délai.**

Proposition n° 23 : texte fendu

Découper le texte par la moitié, puis retirer l'un des morceaux et réécrire un texte à partir de la moitié restante (travail d'élèves de Pully, il y a quelques années).

VIENS te mettre à côté de moi sous le banc fraîchement peint, mon amour, c'est bien ton devoir, il va y avoir quarante ans que tu me trompes.
Ce soir, et puisqu'il est absent et que c'est aussi le soir de notre vie : j'ai bien mérité, vois-tu, un petit moment de repos.
Voilà que les enfants sont partis, et nous voilà casés, ils s'en sont allés par le monde; et, de nouveau, on n'est rien que les deux, comme pendant les deux mois, quand on a commencé.
Femme, n'as-tu pas honte ? On avait tout pour commencer, et tu as tout détruit, c'était dur pour moi, il y avait bien peu de persévérance en toi.
Il y faut de l'amour, tu comprends ? Et ce n'est pas ce qu'on croit quand on n'y met pas du sien.
Ce n'est pas seulement ces regards foudroyants qu'on échange, ces petits mots injurieux qui m'entrent dans l'oreille, ou bien de se tenir à l'écart l'un de l'autre.

SABINE ET FRANÇOISE

Proposition n° 24 : mot caché

Placer le mot «Ramuz» dans chaque phrase (travail d'élèves de Pully, il y a quelques années)

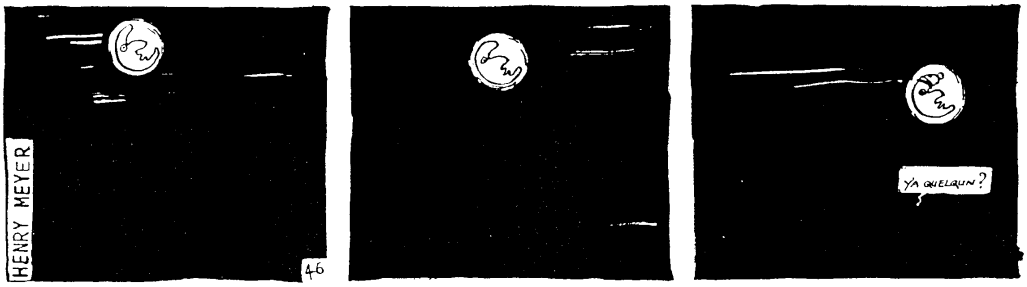
RAmène-toi à côté de moi sur le MUr devant la maSure, femme, c'est bien ton droit, il y auRA MUltitude d'années qu'on Zone ensemble.
Ce soir, et puisqu'il fait si oRAgeux, et c'est aussi le soir de notre MUSette : tu auRAs bien mérité, vois-tu, un petit moment d'aMUSement.
Voilà que la RAcaille à cette heure a MÛ, ils s'en sont allés par le monde; et, de nouveau, on n'est rien que les deux, comme quand on a commencé.
Femme, tu te RAppelles ? Quelle Merde pour débUter, tout était à faire. Et on s'y est mis, mais c'est dur. Il y faut du cRAn, et pas de MUSardise.
Il y faudrait de l'amour, et l'amour n'est pas ce que tu iMAgines quand tu commenceS.
Ce n'est pas seulement ces embRAssades, ces petits mots qu'on se MUrmure à l'oreille, ou bien de se tenir à serrés l'un de l'autre.

MYRIAM, PASCALE ET ELISE

(Bouche-trou philatélique)

L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

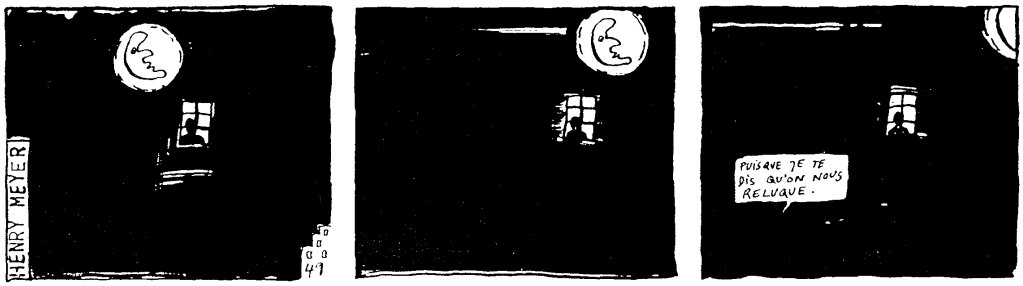
par Henry Meyer

L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer

L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer

L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer